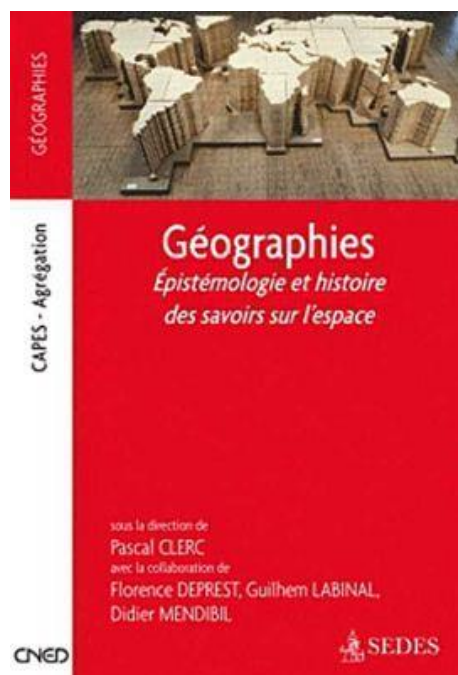


Géographies. Epistémologie et histoire des savoirs sur l'espace



Les cafés géo rencontrent un auteur : Pascal Clerc, à l'occasion de la parution de *Géographies. Epistémologie et histoire des savoirs sur l'espace*, CNED, Sedes, 2012. Pascal CLERC a dirigé cette publication, avec la collaboration de Florence DEPREST, Guilhem LABINAL et Didier MENDIBIL.

La géographie n'est pas une et ne l'a jamais été. Après avoir été définie prioritairement comme une science de la nature, elle est pensée aujourd'hui comme une science sociale mobilisant de nouveaux concepts et outils. Loin d'être seulement une discipline scolaire et universitaire, elle peut également s'incarner à travers une sculpture d' Ai Weiwei, un roman de Houellebecq ou les prévisions de diffusion d'une pandémie. Les savoirs géographiques nous sont utiles pour localiser, nous déplacer, agir en citoyen ou saisir la complexité du monde en mouvement. À travers 4 grandes parties (Histoires, Champs, Pratiques, Objets) et 48 chapitres, les auteurs proposent, à destination des étudiants, des candidats aux concours ou des enseignants, de parcourir les chemins de l'histoire de la science géographique, de mettre au jour ses relations avec d'autres disciplines, d'autres registres de savoirs sur l'espace et d'interroger la construction de ses pratiques et de ses objets.

De quelle frustration ou de quel désir est né ce livre par rapport à ce qui était publié jusque là ?

D'une part, un désir (et des désirs, car nous avons travaillé en équipe¹) d'enseignant et de formateur qui prépare aux aspects épistémologiques des concours de l'enseignement depuis longtemps. Nous avons envie de formaliser un certain nombre de connaissances en nous appuyant notamment sur ce que nous avons compris de la manière dont travaillent les étudiants dans ce domaine. Pour le dire simplement et en exagérant un peu, les approches dominantes reposent sur une vision chronologique de l'épistémologie de la géographie avec deux époques : une époque vidalienne, celle de la géographie d'avant (naturaliste, déterministe et descriptive) et puis à partir de 1970, l'émergence brutale d'une « nouvelle géographie » qui serait tout le contraire. Je pense que cette approche caricaturale, très incomplète et reposant sur une vision éculée du changement en histoire des sciences, vient de la lecture très superficielle des ouvrages disponibles et parfois de l'organisation des ouvrages eux-mêmes.

Un autre aspect est lié à l'appartenance des quatre auteurs à une équipe de recherche, EHGO (épistémologie et histoire de la géographie) qui depuis plus de quarante ans, si l'on remonte aux origines, se préoccupe de ces questions. Pour certains d'entre nous, nous sommes dans cette équipe

¹ Merci aux co-auteurs de l'ouvrage qui m'ont fourni de précieux apports pour cette interview (Pascal Clerc).

depuis une vingtaine d'années, ce qui fait beaucoup de séminaires, beaucoup de rencontres, beaucoup d'échanges internationaux... À un moment donné, vient donc forcément l'envie de faire un ouvrage synthétique, un manuel qui serait l'écho de ces années de travail. Nous avons donc tenté de produire un livre qui corresponde à la manière dont nous pensons l'épistémologie de la géographie. Et c'est quelque chose que nous revendiquons : un choix assumé que nous espérons avoir fait passer clairement dans notre ouvrage.

L'ouvrage se caractérise par un décloisonnement des savoirs géographiques classiquement étudiés. Pourquoi avoir élargi cette conception des savoirs sur l'espace ? Ne craignez-vous pas une dilution ?

Le développement de l'épistémologie et de l'histoire de la géographie s'est fait dans un contexte très particulier au début des années 1970. La nécessité d'écrire sur ces questions était fortement liée à une recherche de légitimité de la part des géographes. Il fallait se positionner dans l'institution, par exemple par rapport à Vidal de la Blache. Cela explique sans doute le développement d'une épistémologie qui concerne d'abord les savoirs académiques.

Nos travaux, ainsi que la fréquentation des spécialistes d'autres disciplines et d'épistémologues de la géographie d'autres pays, nous ont convaincus de la richesse de ce décloisonnement. Ce qui est « géographique » ne se réduit pas aux savoirs académiques développés au sein de l'université et aux savoirs scolaires. Il y a beaucoup d'autres registres. Des savoirs géographiques, et plus largement encore des savoirs sur l'espace, sont mobilisés hors du champ de la géographie académique et de la géographie tout court. Ils sont mobilisés dans de très nombreux registres et depuis longtemps : par des militaires, des agronomes, des ingénieurs ou des urbanistes. Je pense par exemple à un ouvrage récent de Nicolas Soulier, architecte et urbaniste, sur la rue². Il utilise de nombreux concepts spatiaux et développe une réflexion très utile aux géographes qui, d'une autre manière que lui, mobilisent ces concepts.

L'enrichissement est évident ; on peut étudier des situations concrètes au sein desquelles, différents acteurs construisent et utilisent des savoirs sur l'espace et des savoirs géographiques ; on peut étudier la circulation de ces savoirs. Je suis notamment très frappé par la porosité qui existe entre le monde de l'économie et du commerce, et celui de la géographie académique, notamment au cours de la première moitié du XX^e siècle, alors que traditionnellement on les présente comme deux mondes séparés. Autre exemple, très banal : on ne peut pas comprendre le développement d'une réflexion sur l'environnement en géographie sans situer cette évolution dans un contexte d'inquiétude sur l'avenir de la planète. Sur un autre plan, l'orientation économique de la géographie qui se manifeste notamment dans les programmes scolaires à partir du milieu des années 1860 ne peut s'analyser sans référence à l'idéologie libérale, au saint-simonisme, à la colonisation, aux progrès techniques et à la politique économique du Second Empire.

Décloisonner la géographie, c'est donc le contraire d'une dilution : c'est affirmer que la géographie académique n'est qu'une partie des savoirs géographiques et des savoirs sur l'espace ; et c'est par là même identifier plus précisément cette géographie académique, ses spécificités au sein d'un réseau beaucoup plus vaste.

C'est vrai que l'on confond souvent l'histoire de la géographie et l'histoire de l'institutionnalisation universitaire de la géographie...

Bien sûr. Un des objectifs de ce livre est de dépasser (sans la négliger) la géographie universitaire parce que du côté des ingénieurs, des militaires, dans les écoles de commerce... on fait aussi de la géographie. Parce que des savants très intéressants sont aujourd'hui à peu près totalement inconnus car ils ne sont pas passés par les cadres normés de l'université française. Si l'on calque l'histoire de la géographie française sur l'institutionnalisation universitaire, on risque de passer à côté de beaucoup de choses très importantes. On reste dans des sentiers balisés et on oublie que ce qui se passe dans les marges est très éclairant pour comprendre ce qui est au centre.

² SOULIER, N. (2012). *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'action*. Paris : Ulmer.

Cette perspective conduit à renouveler la manière dont on peut écrire l'histoire et l'épistémologie de la géographie, comme science, discipline universitaire et scolaire, en se posant la question des relations entre connaissances, pratiques et contextes.

Vous optez pour un plan original. Pourquoi ce découpage en quatre parties : Histoires, Champs, Pratiques, Objets ?

D'abord, notre projet n'était pas de faire une histoire de la géographie, et surtout pas une histoire qui partirait de 1870 (pour revenir sur un poncif parmi les plus solides et les plus erronés) pour se terminer à aujourd'hui ; une histoire téléologique qui serait un lent passage de l'erreur (vidalienne) à la vérité contemporaine. Pour aborder cette partie « Histoires », nous avons choisi le pluriel car d'évidence, il y a des histoires ; d'autre part, nous avons choisi de mettre l'accent sur certains moments qui nous paraissent décisifs plutôt que parcourir très vite une longue période. Mais cette approche historique nous semblait trop incomplète d'où les trois autres entrées.

Avec les « Champs », nous voulons dire que les savoirs géographiques prennent diverses formes et s'articulent avec d'autres savoirs, avec d'autres préoccupations, avec des politiques... et que chacune de ces articulations permet à des chercheurs de développer un projet, de construire un domaine de validité des savoirs et d'expertise, d'envisager des manières différentes de penser les relations entre les sociétés et leurs espaces. Bien sûr, il y a là aussi une commodité d'écriture ; définir des « champs » est en partie illusoire. En réalité, ce sont plutôt des « espaces de validité » des savoirs, qui se superposent en partie, qui sont ouverts les uns aux autres et au sein desquels les acteurs circulent.

Comment fait-on de la géographie ? C'est la question qui oriente notre troisième partie « Pratiques ». Ce qui est passionnant aujourd'hui, c'est que si la spatialité de sociétés structure les savoirs géographiques – donc que l'objet de la géographie est assez clairement défini –, les manières de les étudier sont très diverses faisant à la fois, et souvent conjointement, appel à des techniques (les SIG) ou à des manières de penser (la pensée systémique par exemple).

Enfin, nous avons choisi de présenter quelques « Objets » et quelques concepts étudiés et mobilisés par les géographes. Nous n'avons pas cherché l'exhaustivité mais simplement tenté d'éclairer ce qui a été écrit dans les parties précédentes en abordant par exemple le concept de distance ou la façon dont les géographes d'hier et d'aujourd'hui parlent de la montagne, ou encore la dimension spatiale et les pratiques des géographes autour d'un fait culturel majeur comme le sport.

En somme, nous avons voulu proposer une interrogation globale à la fois sur des savoirs académiques et sur les autres formes des savoirs sur l'espace, tenter de dépasser les cloisonnements habituels entre les champs scientifiques, les usages, les fonctions pour nous intéresser aussi aux circulations. C'est le sens du choix du pluriel dans le titre « Géographies ».

Il nous importe aussi de ne pas faire une histoire des idées désincarnée et théorique, mais de toujours inscrire la production des savoirs dans des situations concrètes avec des acteurs, des institutions, des écrits... C'est une tâche difficile et nous n'y sommes sans doute pas toujours parvenus dans cet ouvrage.

Le format en fiches successives témoigne-t-il d'un éclatement de la géographie contemporaine autour d'objectifs variés ou bien d'un approfondissement autour de quelques problématiques qu'on pourrait identifier ?

Sincèrement, la forme de l'ouvrage a d'abord été pensée par rapport aux étudiants qui préparent les concours, comme une réponse à ce que nous avons compris de leurs besoins de mises au point précises et concises. C'était aussi pour nous une alternative formelle à une histoire linéaire et univoque.

Cela renvoie à un défi d'écriture à peu près insoluble : comment dire la complexité, les circulations, les multiples sphères de validité des savoirs, les différentes interprétations... au sein d'une forme (la forme « livre ») qui se présente dans la succession ? Et en même temps comment proposer un propos structuré ? Notre seule réponse pour l'instant est une proposition, sans doute trop

systematique, qui dit une mise en ordre (avec quatre grandes parties), une multitude d'entrées possibles (avec 48 chapitres) et des relations (le système des renvois).

On présente souvent l'histoire de la géographie comme une succession de paradigmes scientifiques (du naturalisme au spatialisme puis au territoire pour faire vite) avec, pour la tendance contemporaine, plusieurs paradigmes concurrents. Quelle serait la position défendue par l'ouvrage ?

Ce que vous dites là fait référence aux travaux de Kuhn pour penser l'histoire des sciences ; l'histoire de la géographie semble bien « fonctionner » au sein de ce modèle. Si le modèle kuhnien semble toujours intéressant pour dire que dans l'histoire d'une science, il y a des manières de pensée successives qui sont souvent incompatibles – c'est le sens du mot paradigme – il ne faut pas s'en saisir de manière trop mécanique et peut-être y associer une approche foucaldienne qui permet d'envisager des manières de penser dans un domaine de savoir de manière simultanée et plus attentive aux contextes.

Ce qui est à noter, c'est que la façon dont on décrit souvent la géographie contemporaine semble moins compatible avec l'approche de Kuhn que la géographie du premier XX^e siècle. Qu'est-ce que l'on fait ? On dit que Kuhn fonctionne pour le passé mais plus pour le présent ? Je crois qu'il ne faut pas trop durcir l'idée de paradigme et, sans le remettre en cause totalement, penser aussi les circulations. Les paradigmes ne sont pas des mondes étanches : les idées circulent, les chercheurs échangent. Il y a beaucoup d'éléments qui rassemblent les géographes français aujourd'hui ; les manières de faire sont diverses, mais ils se rencontrent, ne serait-ce qu'au sein d'institutions ou par le biais de procédures de validation. Pour terminer sur la question des paradigmes contemporains « concurrents », je pense qu'un problème se pose au moment où je ne peux plus lire, parce que je ne le comprends pas, ce qu'écrit un autre géographe.

Comment se positionne la géographie française dans la géographie internationale au vu de cet ouvrage : splendide isolement ? au carrefour des savoirs internationaux ? surtout sous influence anglophone ?

L'influence anglophone, ou du moins la référence anglophone, compte assurément tant la production est importante. L'enjeu est d'apporter une contribution originale qui prenne en compte cette influence sans en être le décalque.

Parler de carrefour serait prétentieux et illusoire même si la géographie française continue à compter au sein des réseaux internationaux. L'isolement renvoie à un cliché même s'il est certain que par son importance, la géographie française pourrait fonctionner en vase clos plus que d'autres. Ce n'est pas le cas. Les géographes français participent aux échanges internationaux, publient dans des revues étrangères (et des géographes étrangers publient dans des revues françaises) ; rien que de très banal. Ce qui est remarquable par contre, c'est que la circulation internationale des idées chez les géographes français n'est pas une nouveauté. Toute étude un peu précise des acteurs du passé montre que les géographes français, depuis longtemps, voyagent, échangent des courriers avec leurs collègues étrangers, font des recensions de leurs ouvrages, participent à des colloques... Tout semble plus facile aujourd'hui avec les mails, les revues en ligne, la rapidité des moyens de transport. Cela facilite mais n'a pas créé l'échange ; il existait déjà.

Comme la plupart de nos collègues, nous ne pensons pas que l'avancement de nos recherches puisse se faire dans l'isolement disciplinaire ou spatial et c'est précisément ce que nous avons essayé de mettre en œuvre dans ce manuel.

Propos recueillis par Olivier Milhaud